Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 9 (1985)

Artikel: Le batteur de faux
Autor: Surdez, Denis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1063713

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le batteur de faux

Vous ne connaissez certainement pas le hameau de Froidevaux. Il se cache timidement au creux du vallon qui de terrasse en terrasse se faufile du Chauffour à la frontière française à Soubey, charmant village paressant au bord ensoleillé de la rivière.

Il vit à mi-hauteur des Côtes du Clos du Doubs. Ses quatre fermes sont plantées au bord d'un ruisseau se frayant un chemin sous les frondaisons des arbres fruitiers entourées de jardins à la terre grasse, de murs en dalles nacrées où s'agrippent les orpins et les chélidoines. Elles sont cernées par les prairies et les pâturages abrupts tachetés du rose des bruyères et de l'or des genêts.

Et toute la journée et toute la nuit retentit le bruit de la fontaine crachant son eau dans le grand bassin de calcaire.

C'est dans cet endroit charmant que Nicolas Fierobe, paysan aisé, vivait avec ses quatre filles. Oh ! il ne goûtait pas comme nous la poésie des lieux, davantage préoccupé par l'éloignement du hameau, les caprices des saisons, l'état des terres, le prix du bétail, des produits de la ferme et surtout, l'avenir de son exploitation.

Il n'avait pas de fils pour reprendre le « bien ». Ses quatre filles, de vingt-trois à vingt-huit ans, paysannes et ménagères accomplies, ne manquaient pas de galants, car elles étaient bien jolies ces demoiselles ! Gaies, espiègles, cachottières surtout. Elles s'entendaient à merveille pour favoriser les rendez-vous avec leurs amoureux. Sans s'en être rendu compte Nicolas Fierobe se retroüva un beau jour seul avec l'aînée, Zoée, dans sa trentième année. Elle était bien avenante aussi, mais ayant été quelque peu délaissée avec sa chevelure rousse, son visage marqué de quelques grains de vérole. Et pourtant elle les aimait les garçons !

Le père ne pouvait être au four et au moulin. L'âge « venait » aussi. Zoée remplaçait bien la mère, partie vers le bon Dieu en mettant au monde la cadette, mais pour le reste, elle ne pouvait suffire. Il engagea donc un valet.

L'Eugène, solide et beau garçon de vingt-cinq ans lui avait été recommandé pas son beau-frère, le maire d'Indevillers, la commune française voisine de Froidevaux. Nicolas Fierobe s'aperçut rapidement qu'il avait eu la main heureuse. De caractère gai, docile, il s'adapta rapidement à toutes les tâches de la ferme. Connaissant bien les bêtes, la culture, habile à réparer les outils, au travail du bois, ayant bon contact avec les marchands de bétail. Le fermier se frottait les mains. Il se montra de moins en moins autoritaire avec son valet, lui laissa de plus en plus de responsabilités. Une idée commençait à germer en son cerveau. L'Eugène ne pourrait-il remplacer le fils que sa femme ne lui avait pas donné ? Il fallait aviser, le temps passait. Zoée avait déjà coiffé la Ste-Catherine depuis belle lurette. On ne voyait plus de soupirants grimper la côte de Froidevaux comme au temps où les quatre soeurs demeuraient encore à la maison.

Comment attirer le jeune homme dans les filets de sa fille ? Il n'était pas homme à imposer sa volonté à son enfant, comme le faisaient encore certains paysans. Le souci le rongeait. Pauvre Nicolas !

Il n'était pourtant pas nécessaire qu'il se fit tant de soucis en cette affaire. La Zoée n'était pas de bois et l'Eugène encore moins. Ils ne furent pas long à s'accorder. Une semaine ne s'était pas écoulée que la paysanne franchissait le grand pas. Le valet la retrouvait presque chaque jour sur le tas de foin.

L'Eugène ne manquait pas d'esprit d'observation, loin de là. Chaque soir, dès la première pousse de l'herbe, le maître prenait les faux et les battait pour le fauchage du lendemain matin. Dès que le bruit du marteau frappant la faux se faisait entendre, Zoée s'en allait prestement à la grange, plaçait la petite échelle permettant d'accéder au tas de foin où l'Eugène ne tardait pas à la rejoindre.

Les ébats duraient aussi longtemps que résonnait le bruit cadencé du marteau. Dès que le silence lui faisait place ils se quittaient précipitamment.

Ce petit jeu durait depuis quelques mois. Le temps de la fenaison arriva. Un soir, après souper, vers sept heures, le père Nicolas annonça que les « foins » commenceraient le lendemain, le temps était au grand beau. Il commanda à son valet de s'en aller quérir quatre faux, les meilleures.

J'ai demandé aux deux garçons de Chercenay de venir nous aider, dit-il. Demain matin, à quatre heures, nous commencerons par la grande prairie « Sous la Côte ». Je m'en vais battre ces faux car il faut des outils bien en ordre. J'en ai pour un bon moment. Zoée, va préparer le fourrage à la grange !

La fille se leva et exécuta l'ordre du père tout un jetant un regard entendu au jeune homme. Elle s'occupait depuis un peu plus de cinq minutes à jeter les fourchées de foin devant le râtelier des vaches lorsqu'elle entendit son père commencer de marteler les faux. Elle grimpa rapidement sur le tas de foin où, non moins lestement, s'en vint la rejoindre le valet.

Ils ne perdirent pas leur temps : baisers, caresses se succédèrent au rythme régulier et tranquillisant du batteur de faux.

– Quelle chance nous avons ce soir, murmura Eugène à l'oreille de la paysanne, ton père en a au moins pour une demi-heure. Qu'en penses-tu ?

Zoée n'avait plus le temps de penser. Elle venait d'apercevoir, dépassant le dernier échelon de l'échelle... la tête du père Nicolas. Elle pensa mourir de peur et se dit :

– Il va nous tuer.

Le jeune homme aperçut à son tour le maître. Il crut tout d'abord à une hallucination car on entendait toujours le bruit du marteau frappant les faux. Mais c'était bien le père Nicolas. Malgré leur stupéfaction et leur peur, ils remarquèrent qu'il ne semblait ni en colère ni scandalisé. Il se contenta de leur dire d'une voix étrange qui ne lui était pas coutumière :

– Je vois que vous vous payez du bon temps !

Puis il redescendit lentement la petite échelle, les laissant abassourdis et inquiets.

Avant de se coucher le maître eut un long entretien avec son valet. Il fut décidé que la noce se ferait sitôt la fenaison terminée.

Eugène poussa de bien gros soupirs en regagnant sa chambre haute car il aimait la douce et jolie Blandine, la fille du forgeron de Chauviliers. Elle avait à peine dix-huit ans tandis que la Zoée en avait presque le double et, en plus, une figure bien moins avenante. Mais il ne pouvait faire autrement. Il se consola en se disant que la Zoée apporterait un bien beau domaine, à lui qui n'avait rien. Il serait plus tard le maître des lieux, de la plus belle ferme du pays. Ceci compensait cela. Mais quelque chose le tracassa longtemps. Comment le père Nicolas avait-il donc fait pour les surprendre, être à la fois sur l'échelle et dehors à battre les faux ?

Il n'y avait pourtant ni mystère ni sorcellerie. Le paysan roué n'avait pas les yeux dans sa poche. Il savait depuis longtemps ce que faisaient Zoée et son valet lorsqu'il battait sa faux mais n'intervenait pas, la situation favorisant ses plans quant à l'établissement de sa fille. Le soir où il surprit les deux amoureux ce n'était pas lui qui préparait les faux mais son vieil ami, le voisin, qu'il avait mis dans la confidence.

Aujourd'hui le père Oscar ne bat plus de faux. Il en laisse le soin à son beau-fils préférant faire sauter sur ses genoux ses petits-enfants avec parfois une lueur malicieuse dans ses yeux lorsqu'il pense au bon tour joué à sa fille Zoée et à son valet.

Denis Surdez,
Bassecourt